

Ixcanul

De Jayro Bustamante

Avec María Mercedes Coroy , María Telón , Manuel Manuel

Antún ..

Guatemala - France - 2015 - 1h31

Prix Alfred Bauer au festival international de Berlin

Grand prix du meilleur film au festival international de Gand

Jeudi 11 février 18h30

Dimanche 14 février 19h

Lundi 15 février 14h

Mardi 16 février 20h



Ixcanul

C'est peu dire que ce premier film venu du Guatemala, et primé au festival de Berlin, retient l'attention : tout y étonne. Voici un couple de paysans qui parlent une langue maya et semblent communiquer avec les forces secrètes de la nature — ils font des offrandes à un volcan, comme à un dieu. Aux croyances et à la magie se mêle un sens terre à terre des intérêts et de la survie : ces paysans vont marier leur fille à un responsable de la plantation de café où ils travaillent. La jeune Maria semble se soumettre à leur volonté mais se retrouve enceinte d'un autre homme... La tension d'un mélodrame familial s'immisce alors dans ce cinéma d'une authenticité presque documentaire. Entre sentiments poignants et échos d'une réalité implacable, *Ixcanul* trace superbement sa voie.

Frédéric Strauss – Télérama – 25 novembre 2015

Au bord du Volcan

Ixcanul Volcano, un premier long métrage venu du Guatemala, surprend dès ses premiers instants. Lors d'une bien curieuse scène, on donne du rhum à des cochons afin... de les encourager à copuler. Jayro Bustamante, qui a grandi dans la même région que le film, décrit le quotidien de la manière la plus crue et triviale. Faut-il craindre alors en cet Ixcanul le syndrome du magnifique-portrait-de-femme doublé des platitudes du film world post-Rosetta ? Bustamante, véritable révélation, a beaucoup plus de talent que ça. Il sait d'abord disparaître dans le réel, dans la description de cette communauté qui a l'air hors du temps et au bord du monde: au bord d'un volcan, et au bord des Etats-Unis qui ne semblent pas si lointain pour les personnages, oubliant qu'ils doivent pour y parvenir enjamber tout le Mexique. La baise n'est pas très joyeuse, et (comme les cochons) on s'assomme au rhum dans des bars dont les alentours sont transformés en pissotières.

Sinistre ? Il n'y a pourtant jamais une ombre de misérabilisme dans Ixcanul, dont les personnages (surtout les héroïnes) sont fières et portés par une pulsion de vie. L'air sent le café et le volcan. La présence de ce dernier réveille un imaginaire magique, on chante pour qu'il ne s'éveille pas, on lui fait des offrandes pour le contenter. Le réel s'y crashe: les parents prennent bien moins de soin pour vendre leur fille comme un joli tapis au mec du coin. Il y a pourtant une ambiguïté car on sent que certains de ces personnages se bercent de croyances pour affronter le quotidien. Une femme enceinte peut-elle, telle une divinité du volcan, faire fuir les serpents ? Quel est le poids de la communauté dans les règles qui écrasent ses membres, en particulier les femmes ?

S'il y a une référence à chercher dans Ixcanul, ou du moins une parenté, celle-ci se trouve à l'autre bout de la planète. Ce cinéma en immersion dans un autre monde, cette mise en scène de l'urgence, cette bascule entre le réalisme pur et un lyrisme tragique, la violence de ces mondes clos et qui pourtant se côtoient, rappellent les meilleurs films du Philippin Brillante Mendoza. On espère que la suite de la filmographie de Jayro Bustamante sera aussi excitante.

par Nicolas Bardot - Film de culte - 25 novembre 2015

Entretien avec Jayro Bustamante – réalisateur de Ixcanul

***Ixcanul Volcano* est un film de survie, porté par un sentiment d'urgence. Créer ce rythme particulier, est-ce plutôt une question d'écriture, de mise en scène, ou bien de montage ?**

C'est surtout un film qui, dès le départ, a dû être fait dans l'urgence. Il était urgent de raconter cette histoire, et il était urgent de commencer à tourner, même si on n'avait pas tout le financement. La production française est arrivée après le tournage, ce qui nous a permis de retourner quelques plans au moment de la post-production, mais globalement l'urgence a toujours été là. Je voulais faire un film qui dénonce, mais je ne voulais pas non plus tomber dans la propagande ou le pamphlet politique. Cette dénonciation, il fallait que je l'habille d'habits cinématographiques. Et c'est dès la phase de l'écriture qu'est arrivée cette forme de crescendo : on commence avec les problèmes d'une femme, qui deviennent les problèmes d'une famille, qui deviennent ensuite les problèmes d'une société. En parallèle, je souhaitais effectivement que le rythme change, que l'on passe d'un début contemplatif à un dénouement proche du thriller social.

Avec un tel récit, comment éviter les pièges du misérabilisme ou du pittoresque ?

Je ne me suis jamais posé la question en ces termes. Je ne voulais pas opposer les bons petits Indiens et les méchants blancs : je voulais que chaque personnage ait un but complètement égoïste, parce que la vie c'est comme ça. On est malheureusement enfermé dans notre ego, donc on est tous égoïstes. Dès la première version du scénario, c'était radical : Maria voulait partir, sa mère voulait garder la maison, le père voulait garder son travail, le contremaître voulait Maria... Dans le film comme dans la vie, ce n'est que quand les problématiques se partagent que les buts peuvent enfin s'unir.

Quel a été le rôle de la France dans ton parcours de cinéaste ?

Je dois beaucoup à la France. Je vis désormais entre la France et le Guatemala, j'avais appris la langue étant petit mais j'ai dû reprendre des cours en arrivant. Au Guatemala il n'y avait pas d'école de cinéma, j'ai étudié la publicité parce que c'était ce qui avait le plus de rapport avec l'audiovisuel. Et la France était comme un rêve pour moi. Plus que le cinéma français en soi, c'est surtout l'idée qu'un pays puisse avoir une production indépendante aussi forte qui m'inspirait. J'ai eu énormément besoin de me construire une cinéphilie, cela m'intéressait plus que la technique en elle-même. Je ne suis pas le genre de cinéaste passionné par la technique, pour moi le cinéma est un langage qui sert à raconter une histoire, donc c'est l'histoire qui vient en premier. Mais je suis parfois très envieux quand je vois des amis capables d'exprimer des choses uniquement avec une image. Et au-delà de ça, la France a également joué un rôle important dans la production d'Ixcanul. J'ai fait un prêt personnel pour le produire, mais je n'aurais pas pu le finir si je n'avais pas eu un coproducteur français.

J'imagine que la présentation du film en compétition à la Berlinale a également été une plateforme très importante.

Oui. Le moment le plus beau fut quand on nous a annoncé que nous étions en compétition. A ce moment-là, j'étais en train de faire des prises de son avec les comédiens au Guatemala, j'ai lu le mail et tout de suite ça a été l'euphorie collective, on s'est tous mis à sauter au plafond, et une fois qu'on s'est calmé, les comédiennes m'ont demandé « *mais au fait, c'est quoi la Berlinale ?* » ! Me retrouver en compétition avec des grands cinéastes, que j'admire pour la plupart, avec mon tout premier film, c'était quelque chose.

Il se trouve qu'avant le tournage, j'ai montré beaucoup de films et d'extraits de films à mes comédiens. Ils n'avaient jamais vraiment fait de cinéma auparavant (...). Je leur ai montré, entre autres, un extrait d'Amélie Poulain, mais les comédiennes ont refusé que j'arrête l'extrait, elles m'ont demandé de laisser le film jusqu'au bout tellement ça leur plaisait. Or, Audrey Tautou faisait partie du jury de la Berlinale. Je les ai présentées lors de la soirée de clôture, mais je ne suis pas sûr qu'elles l'aient reconnue tout de suite !

J'ai cru lire que tu aimais aussi beaucoup Terrence Malick ?

Oui ! Il y a deux personnes qui ont énormément compté artistiquement dans la mise en œuvre de ce film. Tout d'abord mon chef opérateur, Luis Armando Arteaga, qui est un homme de cinéma complet, qui voit au-delà de son travail. Même chose pour Pilar Peredo, qui est à la fois la productrice et la décoratrice du film. Ils ont travaillé avec moi très en amont. Lui et moi savions que nous n'allions pas avoir beaucoup de lumière sur ce film, et qu'il faudrait travailler avec la lumière naturelle. On s'est donc inspiré de deux de mes films préférés de Terrence Malick : Le Nouveau monde et Les Moissons du ciel. C'était un grand honneur que d'être en compétition à ses côtés à la Berlinale.

Et de le battre, car lui n'a obtenu aucun prix !

(Rires)

Film de culte - Entretien réalisé le 2 novembre 2015. Un grand merci à Matilde Incerti.

Prochaines séances :

Bad Boy Bubby : 18 février 18h30;
21 février 19h; 22 février 14h; 23
février 20h.

Court-métrage :

Il fait beau dans la plus belle ville du monde
de Valérie Donzelli - Fiction – 12'12

Carte d'adhésion valable de septembre 2015 à août 2016

Adhérer, c'est soutenir l'association

Tarif réduit 9€ * Plein tarif 18€

* Jeune de -26ans, étudiant ou demandeur d'emploi

Bénéficiaire de tarifs sur les séances :

Emboîné 6€ Normales 6,50€

(hors week-ends et jours fériés)